

se concentrer sur son adversaire, elle débordait de toutes parts autour de lui.

Au premier engagement des lames : —Allons, c'est complet ! machonna Talloire furieux, ce petit idiot ne sait pas tenir une épée !

En voyant son adversaire souffler avec fatigue, très pâle et défat, Talloire conquit pour lui comme un sentiment de pitié.

Mais cette ré-oxion tardive lui ramena brusquement sous les yeux tous ses ennuis divers, les uns légers, les autres graves et menaçants.

—Je ne sais ce qu'il prit à ce diable de Talloire !... Après avoir hésité un instant, nous le vîmes attaquer avec une extrême violence ; il marchait très vite, et presque à chaque pas il attaquait, mais ses coups mal dirigés ne portaient pas, passaient tantôt à côté, tantôt au-dessus de l'épaule de son adversaire.

La Fenêtre.

Lorsque je rentrais dans la nuit, je voyais souvent, au delà du petit jardin, une fenêtre éclairée. Parfois la fenêtre était ouverte ; il s'y penchait une silhouette flexible de jeune fille ou de jeune femme.

Je remarquai que la lumière ne s'allumait guère avant deux heures et s'éteignait à trois heures. D'abord je crus que la jeune personne passait ce temps en préparatifs de repos et je la jugeai noctambule — par goût ou par nécessité. Mais je sus bientôt qu'elle se couchait avant minuit, et se recouchait ensuite.

C'était une habitude singulière — mais plutôt charmante : rien ne prédisposait, pour jouir de la nuit, comme de sortir du sommeil. Le silence est plus délicieux, les ombres d'un jardin plus aimables et plus mystérieuses.

Une nuit d'avril, retrouvant l'inconnue réveillée devant un demi-clair de lune, je lui ôtai mon chapeau et je crus en retour une révérence. Mon cœur tressaillit ; je crus entrevoir une merveilleuse douceur à la sveltesse personne au visage caché dans la pénombre d'un capuchon de dentelle.

Elle commença par me demander une entière discrétion, par m'arracher la promesse de ne pas chercher à savoir qui elle était, jusqu'à l'heure où elle trahirait elle-même le mystère. Je fis là-dessus mon grand serment et notre intimité devint complète.

L'automne passa, puis l'hiver, et l'idylle demeura toujours suspendue dans l'espace. En vain suppliais-je, en vain offrais je ma vie entière pour un rendez-vous. On se renfermait toujours dans le prétexte d'une espèce de vœu qui ne pourrait se délier que plus tard.

Une nuit, la lumière ne vint pas, ni la suivante. Saisi d'éf-

frui, je restai près de deux jours à ma fenêtre. Je ne pus dormir ni manger — hanté de présentiments lugubres. Le matin du troisième jour, je reçus une lettre qui m'invitait à passer chez un notaire inconnu. L'instinct me dit que j'allais avoir des nouvelles de mon amie ; je ne perdis pas un instant à me rendre au rendez-vous.

—La fortune, me dit le notaire, est constituée par des biens-fonds et par des valeurs de tout repos : elle monte approximativement à huit cent mille francs. Quant au testament, il est inattaquable : il a été fait sous surveillance....

Il me regardait avec un sourire de félicitation, et il dit encore : —Il y a aussi ce pli, que je suis chargé de vous remettre confidentiellement.

Je pris la lettre, je balbutiai d'une voix tremblante : —Je revendrai un autre jour, monsieur, vous demander des détails....

La lettre était brève. Elle disait :

— Pardonnez à une pauvre vieille fille de vous avoir dit le seul vrai bonheur de sa vie ! Laide et fière, je n'avais pu avoir aucun des hommes que j'ai connus : tous m'avaient rebutés par leur attitude, hypocrite ou brutale — et j'étais arrivée à soixante-dix ans, avec un cœur plein de tendresse, sans avoir ressenti une seule fois la joie divine de penser à un être comme une croyante peut penser à son Dieu. Vous m'avez donné cette douceur infinie : grâce à vous, j'aurai vécu tout entière, durant près d'une année, à confondre mon âme dans une délicieuse extase. Je suis heureuse maintenant, j'ai vécu, et, près de l'heure de ma mort, c'est ma suprême espérance que vous garderez un souvenir apitoyé de votre pauvre amie de la fenêtre....

Je ne sais comment vous auriez pris la chose, mais je demeurai bien un quart d'heure à pleurer dans l'encoignure sombre de ce café. Et le plus étrange, c'est que le souvenir de cet idylle à toute la fraîcheur, toute la suavité des beaux contes d'amour que nous édifions avec les belles filles des hommes, et que je ne puis me mettre à la croisée sans qu'une tendre douceur ne me pénètre, sans que je n'entrevoie une flexible silhouette, aussi charmante que la vierge de Véronne ou la belle chrétienne qui éblouit tous les yeux quand le cadet et les deux pachas ordonnèrent de lui ôter son masque.

1898. "DIRECTORY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLEANS. L. Soards, Editeur, 606 Allée Commerciale. Cette publication bien connue sous le titre de "Souls New Orleans TRADE GUIDE" est maintenant complète. Elle contient tous les besoins de chaque commerçant, et qui ne peuvent pas se procurer un grand livre de travail consacré pour le "Business Directory" (Trade Guide). Prix, \$1.00 par copie et \$1.50 par la poste affranchissement payé au reçu du prix. Adresses comme ci-dessus et chez L. SOARDS, N. B. Cannon — Mémoire des limitations qui sont affectés au volume. Ce sont des fraudes. N'encouragez pas les pirates.

SONNET

LE CALICE ANNA, CALIX. FEICIT ARTIFEX ET PLEVI. De son or le plus pur le Maître l'avait fait ; Il l'avait cité de sa main souveraine, Et romé sur les bords des gommiers qu'une trône Était mise à son front. Et, plus doux que le lait, Le diotame d'amour, jusqu'au bord cristallin ; Par là parole tombait le saloir qui s'égare. Car la Lèvre de flamme avait froie la tiende, Et sur le noir désert rayonnait son reflet.

CONSTANT BEAUVAIS. 9 MARS 1898.

ANECDOTE.

Une anecdote charmante sur le grand comédien Lafontaine qui vient de mourir. C'était au temps des répétitions, au Gymnase, de l'Abbé Constantin, la délicieuse comédie de Crémiux et Ducourcelle.

—Je ne sais pas ce qu'il y a, mais quelque chose me choque dans votre costume, dit-il à Lafontaine. C'était grave, car il fallait éviter à tout prix d'effaroucher le public avec la soutane de l'abbé.

—Je vois ce que c'est, répondit Lafontaine. J'ai une soutane neuve et cela n'est pas naturel pour un vieux curé de campagne.

—Vous ne pouvez pas vous habiller chez un fripier ? —Attendez, fit l'acteur, j'ai mon idée....

Le lendemain Lafontaine alla déjeuner à Versailles chez son vieil ami, le curé de l'église Saint-Jacques. Au dessert, il lui conta doucement la chose qui se fit pour vous, mon bon Lafontaine ?

—Mais tout simplement me prêter une de vos soutanes.... —Vous n'y pensez pas ! Sur la scène d'un théâtre, ma soutane à moi....

Et c'est ainsi qu'à la première de l'Abbé Constantin, tandis que l'exquisite Darlaud s'était fait habiller chez quelque grande faiseuse, tandis que Marais s'était fait faire chez un spécialiste son costume d'officier d'artillerie, Lafontaine avait tout simplement la vraie soutane, le vrai chapeau et la vraie soutane d'un bon vieux curé de Versailles.

A NOS LECTEURS.

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs, l'annonce du Dr Kilmier dans laquelle il est dit que toute personne en faisant la demande, recevra gratuitement une bouteille-échantillon du remède du célèbre médecin.

Une prédiction peu rassurante.

Le Révérend Père Baxter a prédit dans le "Christian Herald" que l'âge actuel prendra fin au mois d'avril 1908 ; l'humanité n'a plus à vivre que dix ans. A partir du mois d'avril s'ouvrira une ère de troubles et c'est le jour de Pâques, en 1908, que le Christ descendra et tiendra ses assises.

Honneur ! Patrie !

D'où vient que le cœur se serre, que l'émotion nous étire la gorge, qu'une larme rebelle persiste à perler au bord des paupières, quand la pensée, dégagée de toute entrave, s'en va, parmi les choses d'antan, évoquer, — douce et lointaine vision, — l'image de la Patrie perdue ?

La Patrie, c'est cette chose admirable, bien difficile à définir, pour laquelle on travaille, pour laquelle on meurt, et qui se présente à nous sous trois aspects différents, selon les différents phases de notre existence.

Enfants, la Patrie n'est autre chose pour nous, que la maison paternelle, qu'à cette heure même, je revois, par la pensée, la bas, bien loin, adossée à la haute colline, toute blanche, avec ses volutes vertes, son toit que surmonte sa vieille girouette, grinçant à tous les vents, ses vignes vierges et ses glycines, qui, à cette époque de l'année, lui font une ceinture enflammée ; c'est encore le jardin avec ses allées si bien entretenues, ses arbres fruitiers, si beaux, au moment de leur blanche floraison, neige odorante du printemps, dirait le poète ; c'est la verte prairie, dans laquelle les bleuets, les blanches marguerites et les rouges coquelicots marient harmonieusement leurs couleurs, et où, dans leur robuste tranquillité de ruminants, paissent les grands bœufs roux et les vaches blanches tachetées de noir.

Adolescents, la Patrie revêt une forme plus grande. Attentive, silencieuse, nous écoutons la voix du maître, nous faisons son cours d'éducation civique. Il nous apprend que c'est pour la Patrie, que les génies produisent ces immortels chefs-d'œuvre, qui font l'admiration des peuples ; pour elle, que le paysan, l'artisan, l'inventeur, ces enfants du travail, reçoivent le baptême de la sueur ; pour elle, que nos braves soldats, nos aînés, vont dans des terres lointaines, sous des climats inhospitaliers, combattre et mourir.

Et c'est ainsi qu'à la première de l'Abbé Constantin, tandis que l'exquisite Darlaud s'était fait habiller chez quelque grande faiseuse, tandis que Marais s'était fait faire chez un spécialiste son costume d'officier d'artillerie, Lafontaine avait tout simplement la vraie soutane, le vrai chapeau et la vraie soutane d'un bon vieux curé de Versailles.

Enfin, quand sonne l'heure de l'âge viril, la Patrie se résume en un assemblage d'étoiles, de couleurs différentes, attachées à une hampe, et dont le tour constitue le Drapeau. A l'enseigne, nous des chefs aimés et respectés, nous apprenons que c'est pour ces couleurs, image de la Patrie, qu'à l'heure des résolutions suprêmes, nous devons faire le sacrifice de nos existences.

Il me souvient, comme si c'était d'hier, de l'émotion poignante et du frisson de patriotisme qui nous secouèrent tous, lorsque, dès notre arrivée au régiment, on nous fit la présentation du Drapeau. Et, cependant, depuis, vingt années se sont écoulées ! Mais, ce sont là de ces solennités qui nous laissent une impression, que ni le temps ni la distance n'effacent jamais.

Le soleil brillait de tout son éclat dans un ciel d'une admirable pureté. Le régiment était massé dans la plaine, les hommes superbes, dans leurs dolmans bleus des chasseurs, sur lesquels étincelaient les boutons soigneusement astiqués. Les chevaux, nerveux, impatient, rongeaient les mors ; la brise, légère, faisait frissonner les plumes des shakos, qui ressemblaient à des papillons tricolores, voltigeant au-dessus de nos têtes.

En face de nous, entouré de sa garde d'honneur, flottait l'Étendard, sur lequel, en lettres d'or, se détachaient les noms des com-

Notes Pratiques d'Horticulture.

A l'usage des gens du monde. Culture des principales arbustes et des principales plantes de serre ou de plein air employées pour l'ornement des jardins pendant l'été.

Abutilon. — Arbuste florifère, de la hauteur d'un mètre environ. Fleurs globuleuses, jaunes, rouges, blanches ou roses, selon les espèces, souvent veinées et striées d'autres nuances ; feuillage vert tendre maculé de jaune dans quelques sujets. L'abutilon demande absolument l'abri d'une serre pendant la mauvaise saison ; mais on le place en pleine terre, de la fin de mai à la fin d'octobre. Il y fleurit presque constamment.

On bouture le jeune bois au printemps en serre tempérée, dans un mélange de terre de bruyère, de terre de jardin, des cendres de potes, sous châssis, et on place, quand elles sont bien reprises, dans un coin du potager ; on les y arrose fréquemment et on leur donne quelque peu d'engrais liquide pour hâter leur végétation.

L'automne, on relève en pots les pieds d'abutilon qui ont été mis en pleine terre et on les range avec les boutures déjà grandes, dans une serre ou même une orangerie, près du jour. Là, autant qu'il a fallu leur donner d'eau pendant l'été, autant il faut les en priver pendant l'hiver. — On les tient presque au sec de novembre à mars, et on ne les mouille même alors que progressivement jusqu'au moment où on les met en place dans le jardin, du 25 au 30 mai.

Acanthus mollis. — Plante vivace dont les feuilles ornementales ont servi de modèle aux architectes grecs pour la décoration des colonnes. — L'inflorescence a lieu dans les mois de juillet et d'août. Elle se compose d'un épi de fleur d'un blanc rose, produisant beaucoup d'effet que le feuillage. — La multiplication se fait en tout terrain, soit par semis, soit par division des pieds. — Pleine terre, avec couverture de feuilles pendant les froïds.

MOTS POUR RIRE.

Un candidat aux futures élections, lit à sa femme un discours qu'il vient de préparer. —M'écoutez-tu ? —Oui, certes. —Mais tu baïlles presque continuellement. —C'est bien la preuve que je t'écoute !

Un jeune homme se présente pour un emploi dans le commerce. —Parlez-vous l'anglais lui demande-t-on. —Comme si j'y étais né !

Entre amies intimes. —Tu ne vas pas au Bois, ce matin ? —Non, je me sens la tête un peu lourde. —Et bien !... Ôte tes cheveux !

Le monsieur distrait. —Où allez-vous, monsieur ? demande le concierge à un inconnu qui s'engage dans l'escalier. —Je vais chez M. X.... —Il est mort depuis huit jours. —Ah ! bon... je repasserais !

Berlioz lit tout haut, chez lui, un article où il est dit de l'armée qu'elle est « la grande muette ». S'interrompant alors et se tournant vers sa belle-mère, affligée d'une déplorable locution. — Quel malheur, belle-maman, que vous n'appartenez pas à une famille de militaires !

Notes Pratiques d'Horticulture.

A l'usage des gens du monde. Culture des principales arbustes et des principales plantes de serre ou de plein air employées pour l'ornement des jardins pendant l'été.

Abutilon. — Arbuste florifère, de la hauteur d'un mètre environ. Fleurs globuleuses, jaunes, rouges, blanches ou roses, selon les espèces, souvent veinées et striées d'autres nuances ; feuillage vert tendre maculé de jaune dans quelques sujets. L'abutilon demande absolument l'abri d'une serre pendant la mauvaise saison ; mais on le place en pleine terre, de la fin de mai à la fin d'octobre. Il y fleurit presque constamment.

On bouture le jeune bois au printemps en serre tempérée, dans un mélange de terre de bruyère, de terre de jardin, des cendres de potes, sous châssis, et on place, quand elles sont bien reprises, dans un coin du potager ; on les y arrose fréquemment et on leur donne quelque peu d'engrais liquide pour hâter leur végétation.

L'automne, on relève en pots les pieds d'abutilon qui ont été mis en pleine terre et on les range avec les boutures déjà grandes, dans une serre ou même une orangerie, près du jour. Là, autant qu'il a fallu leur donner d'eau pendant l'été, autant il faut les en priver pendant l'hiver. — On les tient presque au sec de novembre à mars, et on ne les mouille même alors que progressivement jusqu'au moment où on les met en place dans le jardin, du 25 au 30 mai.

Acanthus mollis. — Plante vivace dont les feuilles ornementales ont servi de modèle aux architectes grecs pour la décoration des colonnes. — L'inflorescence a lieu dans les mois de juillet et d'août. Elle se compose d'un épi de fleur d'un blanc rose, produisant beaucoup d'effet que le feuillage. — La multiplication se fait en tout terrain, soit par semis, soit par division des pieds. — Pleine terre, avec couverture de feuilles pendant les froïds.

MOTS POUR RIRE.

Un candidat aux futures élections, lit à sa femme un discours qu'il vient de préparer. —M'écoutez-tu ? —Oui, certes. —Mais tu baïlles presque continuellement. —C'est bien la preuve que je t'écoute !

Un jeune homme se présente pour un emploi dans le commerce. —Parlez-vous l'anglais lui demande-t-on. —Comme si j'y étais né !

Entre amies intimes. —Tu ne vas pas au Bois, ce matin ? —Non, je me sens la tête un peu lourde. —Et bien !... Ôte tes cheveux !

Le monsieur distrait. —Où allez-vous, monsieur ? demande le concierge à un inconnu qui s'engage dans l'escalier. —Je vais chez M. X.... —Il est mort depuis huit jours. —Ah ! bon... je repasserais !

Berlioz lit tout haut, chez lui, un article où il est dit de l'armée qu'elle est « la grande muette ». S'interrompant alors et se tournant vers sa belle-mère, affligée d'une déplorable locution. — Quel malheur, belle-maman, que vous n'appartenez pas à une famille de militaires !

excellente et profonde. Je me plonge dans Pindare et dans vous comme dans une eau salubre. Vous traduisez Pindare comme vous le sentez, comme vous l'expliquez, puissamment, et quand je dis Pindare, je dis aussi Eschyle, Sophocle, Aristophane, Horace, tous ces poètes sacrés et vrais. Leur esprit passe entier à travers le vôtre. Votre prose n'ôte rien à ces grandes ailes.

C'est qu'en vous, avec tous les plus nobles instincts et les plus fermes courages, il y a l'enthousiasme, cette flamme. Votre livre est une histoire où par moments on sent palpiter des strophes. Les dernières pages sont une ode splendide à l'avenir.

ment et m'entraîne vers les ombres éblouissantes de l'infini. Je passe quelquefois des nuits entières à rêver sur mon sort en présence de l'abîme, et l'en arrive à ne pouvoir plus que m'écrier : des astres ! des astres ! des astres !

Je serre vos deux mains dans les miennes, mon illustre ami. A Alexandre Dumas. Hauteville-House, 11 décembre 1859. C'est vous, cher Dumas, que je veux féliciter du succès et de tous les succès de votre fils. Quelle admirable et douce chose ! le père mêlé au rayonnement du fils, le fils mêlé à l'aurole du père.

gardé ; vous l'avez fait riche en restant opulent. Et lui, de son côté, il sait être original, tout en restant votre fils ; il est vous et il est lui. Embrassez-le pour moi, je vous prie.

Mon honorable et cher ancien ami, je suis bien sensible à votre lettre excellente. C'est une joie pour moi de renouer avec vous nos bonnes relations d'autrefois. Vos offres sont les plus splendides qui aient jamais été faites à un écrivain. Je vous donne acte de votre magnificence ; mais la raison d'art, pour moi, passe avant tout, et le demi-million que vous m'offrez ne peut lui même vaincre mon scrupule d'artiste. J'ai la conviction que les Travailleurs de la Mer ne sauraient se découvrir en feuilletons.

bonnes relations d'autrefois. Vos offres sont les plus splendides qui aient jamais été faites à un écrivain. Je vous donne acte de votre magnificence ; mais la raison d'art, pour moi, passe avant tout, et le demi-million que vous m'offrez ne peut lui même vaincre mon scrupule d'artiste. J'ai la conviction que les Travailleurs de la Mer ne sauraient se découvrir en feuilletons.

Je vous remercie avec effusion de votre ouverture si cordiale. Laissez-moi mettre un peu d'a-

venir dans le serrement de main que je vous envoie. VICTOR HUGO. Nous joignons, à cette série, la lettre suivante écrite par le jeune Victor Hugo, âgé de dix-neuf ans, à son oncle Trébuchet. Cette lettre absolument inédite, ne fait pas partie de la Correspondance.

Paris, 26 décembre 1821. Mon cher et excellent oncle. L'an dernier, à cette même époque, c'était nous qui mérions aux souhaits et aux espérances de bonheur des paroles de consolation ; maintenant c'est nous qui vous en demandons.

la paternité, vous qui avez été passé, à jamais perdue et que d'autres affections remplacent si difficilement. Hélas, mon cher oncle, pardonnez à ce langage bien triste en un jour si riant ; comment fermer l'année qui s'achève sans songer à tout ce qu'elle a entraîné, loin de nous, de notre bonheur et de nos joies, sans jeter encore un regard sur tous les souvenirs doux et déchirants qu'elle emporte avec elle ? Je crois qu'il n'est plus de bonheur pour nous, si ce n'est dans l'oubli de ce qui était notre bonheur, et cet oubli est-il possible ?

Pardonnez encore, cher oncle, à cette époque joyeuse, toutes les idées lugubres que j'enlève dans la monotonie de la vie habituelle. Elles se sont réveillées d'elles-mêmes, et c'est presque malgré moi que je cède au charme pénible de vous en entretenir. Au lieu de vœux de prospérité et de promesses de bon avenir je ne vous apporte qu'un cœur plein de tristesse et de découragement. C'est pendant votre sort à vous présente mille consolations que je n'aurais pas dû oublier, et en vous parlant comme au frère de notre mère chérie, j'aurais dû me souvenir aussi que je parlais au père d'une jeune famille, remplie d'espérances et de vertus.

Continuez, mon excellent oncle, à la voir prospérer sous vos soins et s'enrichir de vos leçons. Vous êtes dignes du bonheur de

VICTOR M. HUGO. BILLARDS. Jeux d'exhibition toutes les semaines. La plus belle salle du Sud. 40 cents. Une heure. 116-117, rue Royale. 116-117, Passage de la Bourne. MILLER'S 15 1/2 - 15 2 par semaine - 1 m